Georges sentit qu'elle serrait fiévreusement sa main. Elle reprit :

—Ce jeune homme doit avoir des parents ; il vit avec sa mère, sans doute ?

—Non, sa mère est morte.

—Morte !

—En Amérique, m'a-t-il dit, où elle était depuis longtemps en qualité d'institutrice dans une riche famille.

—Il t'a peut-être dit le nom que portait sa mère avant de se marier.

—Je ne le crois pas, Manette, autrement je me le rappellerais. Tout ce que je sais, c'est que Maurice est né à Paris, où près de Paris. Ses parents avaient alors une certaine aisance. Le malheur est venu, madame Vermont, complètement ruinée, fut forcée de demander à son travail le moyen de vivre et d'élever son fils. Une position lui fut offerte à la Nouvelle Orléans. Elle n'hésita pas à s'expatrier, emmenant avec elle Maurice qui avait alors de six à sept ans.

—Oui, oui, Georges, c'est bien cela. Parle toujours, mon enfant. Dis-moi tout ce que tu sais.

—Malheureusement, Manette, je ne sais que cela. Sa mère étant morte, Maurice se sentit pris du désir de revenir en France. Il avait gardé les souvenirs de Paris et des jours de son enfance heureuse. Il était depuis très peu de temps à Paris lorsque nous nous sommes rencontrés.

—A-t-il une position convenable ? que fait il.

—Si sa position n'a pas changé, Manette, Maurice est un de ces pauvres diables, comme il y en a tant à Paris, qui luttent, dépensant tout leur énergie contre les difficultés de la vie sans cesse renaissantes. Pourtant, ce n'est ni l'intelligence, ni l'instruction qui lui manquent. Il connaît plusieurs langues, et ses goûts élevés le rendent un peu artiste. Sa physionomie est des plus sympathiques ; il a d'excellentes manières et il m'a paru fort distingué. Aux Etats-Unis, il était employé dans une maison de commerce. Mais à Paris, où il est revenu ne connaissant personne, il n'avait pu trouver encore un emploi en rapport avec ses capacités. Il faisait le métier de copiste et gagnait juste de quoi ne pas mourir de faim. Il nous a même avoué en riant, — car il est très gai, — qu'il ne mangeait pas tous les jours.

—Oh mon Dieu ! mon Dieu ! soupira Manette. Le pauvre enfant, être dans une telle misère à côté de tant de richesses !

Ses yeux se remplirent de larmes et elle ne put retenir ses sanglots.

Au bout d'un instant elle se leva, et tendant ses bras au jeune officier :

—Georges, lui dit-elle, embrasse moi, embrasse la vieille Manette, que tu viens de rendre si heureuse. Ah ! oui, continua-t-elle en pleurant, sans le savoir tu me rends bien heureuse... Tu me mets la joie dans le cœur, tu me rends la force et l'espoir que je n'avais plus. Grâce à toi, Georges, mes vieux jours seront éclairés par le plus pur rayon qui puisse descendre des cieux.

Elle passa son mouchoir sur sa figure et sur ses yeux.

—Ah ! s'écria t-elle avec exaltation, c'est toi qui l'as retrouvé, cet enfant que je cherche depuis tant d'années, pour lequel j'ai accumulé la fortune, entassé millions sur millions ; car c'est bien lui, Georges, je n'ai pas même un doute ; tu m'en as dit assez pour me le faire reconnnaître. Et c'est toi, toi qui le retrouve... A ! il fallait que cet immense bonheur me fût donné par un de mes enfants !... Et ce n'est pas tout, pour comble de joie, Maurice est l'ami de Georges !

" Quand je pense que dernièrement je disais à Thomas : " Mon pauvre ami, je me sens descendre, en quelques mois, et je n'y serai plus, tu vas être seul pour remplir la tâche." Eh bien, était-je assez ridicule de parler ainsi ?... Mourir, moi, allons donc, je vivrai jusqu'à cent ans ! Est-ce que je suis vieille ? Jamais je ne me suis sentie avec tant de force, jamais mon cœur n'a battu plus chaud dans ma poitrine ! En une minute j'ai rajeuni de trente ans ! "

Et le front rayonnant, les yeux pleins de clarté, redressant fièrement sa petite taille, elle marchait crânement dans la cabane.

—Oui, reprit-elle, en s'arrêtant devant le jeune homme, je suis rajeunie et je ferais à pied le voyage de Paris pour aller chercher Maurice ; oui, je vivrai jusqu'à cent ans, car vois-tu, je veux faire sauter sur mes genoux les enfants de Maurice et les tiens aussi, Georges. Je veux vous voir mariés, et je vous ferai riches, vous tous qui avez une place dans le cœur de Manette, la vieille sorcière, comme on m'appelle à Marangue.

" Ah ! Ah ! ils vont joliment danser les millions ! ...Oui, tous mes enfants seront riches...Il n'y aura que des heureux autour de moi, et jamais, jamais je n'en verrai assez.

Après une pause elle reprit :

—Comme c'est doux la joie ! comme c'est bon le bonheur !

Elle saisit le bras de l'officier et, s'appuyant sur lui :

—Tu me regardes avec un drôle d'air, Georges, dit-elle. Tu crois peut être que tout à coup j'ai perdu la raison. Non Georges, non, je ne suis pas folle ; il n'y a qu'une ivresse infinie dans mon âme. Asseyons-nous, mon cher enfant, car tu es un de mes fils, tu le sais bien. Je t'ai dit tout à l'heure que je t'apprendrais mon secret ; je vais te raconter mon histoire. Maintenant que tu es un homme, tu peux connaître entièrement la vieille Manette Biron.

Alors, en face l'un de l'autre, tenant les deux mains de Georges, leurs genoux se touchant, elle raconta les douleurs de son enfance, comment, désespérés, elle s'était jetée dans la rivière pour mourir et avait été sauvée par le docteur Grandier.

Elle continua son récit par l'histoire du docteur, leur long séjour au Bengale, son retour en France, ses vaines recherches pour retrouver la fille du docteur et son petit fils Maurice. Enfin, elle termina en apprenant à Georges comment, suivant les conseils de son notaire de Paris, elle avait employé l'argent rapporté des Indes et vendu successivement la plus grande partie des pierres précieuses de la cassette.

Georges Raynal était émerveillé et stupéfié en même temps. Certes, il avait toujours eu du respect, de la vénération pour la rebouteuse des Huttes ; maintenant il la trouvait admirable, sublime... Elle lui apparaissait comme une divinité sur un trône d'azur, étendant la main pour protéger le monde !

Manette avait tout appris à Georges. Cependant elle ajouta :

—Je ne saurais dire au juste combien, actuellement, il y a de millions à la Banque de France, réprésentés par des titres ; mais le notaire aura vite compté tout cela. J'ai à peu près épuisé la cassette ; cependant, il reste assez de magnifiques pierres, sans compter un superbe collier de perles, à mettre dans la corbeille de la fiancée de Maurice Vermont, serait-elle la fille d'un roi.

" Maintenant, Georges, continua-t-elle, il faut que tu me donne l'adresse de Maurice.

—Rue Durantin, No 8, à Montmarthe.

—C'est gravé dans ma mémoire, fit-elle.

Puis après avoir réfléchi un instant :

—Georges reprit-elle, tu vas retourner tout de suite aux Ambrettes ; tu préviendras Thomas que je serai ce soir à la ferme pour souper avec vous tous ; tu lui diras aussi qu'il devra se tenir prêt pour me conduire à la ville aussitôt après le repas. Tu comprends, n'est-ce pas, qu'il faut que demain je sois à Paris ?

—Oui, Manette.

Georges, sortit de la cabane et reprit le chemin de Rancourt.

Manettte revêtit son costume de voyage, une robe de drap marron sur laquelle elle jeta une longue pelisse de drap noir chaudement doublée, un bonnet de linge délicieusement brodé par une des filles de Thomas.

Cela fait, elle prit son bâton, ferma la porte de la cabane à double tour, mit la clef dans sa poche et s'éloigna des Hurtes.

Quand elle arriva à la ferme, Thomas et sa femme, prévenus par Georges, l'attendaient depuis une heure. Toutefois le jeune homme ayant été discret, le fermier ne savait rien encore.

L'heure du souper était venue, on se mit immédiatement à table. Manette était fort gaie, elle fit des compliments à tout le monde.

—Il y a quelque chose d'extraordinaire, se disait Thomas ; c'est la première fois que je la vois ainsi.

Le repas terminé, Manette le prit à part.

—Il paraît que Georges ne t'a rien appris, lui dit-elle.

—Il m'a seulement prévenu que j'aurais à vous conduire à la ville.

—Oui, je vais à Paris. As-tu donné des ordres en conséquence ?

—Il n'y a que le cheval à atteler au cabriolet.

—C'est bien ; nous partirons dans une heure.

—Puis-je savoir ?

—Certainement. La fille du docteur Grandier n'est plus de ce monde, mais j'ai retrouvé son fils, Maurice Vermont.

—Oh ! alors, je comprends et partage votre joie.

Brièvement, Manette raconta à Thomas ce que lui avait appris Georges Raynal.

—Demain matin, continua-t-elle, tu partiras pour Salerne. Tu donneras des ordres au château pour qu'on soit prêt à recevoir Maurice Vermont. Ensuite tu iras voir ton fils à la ferme de l'Etang et tu lui annonceras la prochaine arrivée de son maître ; tu préviendras également le fermier des Terres-Blanches. Enfin, tu nous attendras au château. Ce que j'ai à faire à Paris avec Maurice ne peut pas m'y retenir plus de vingt-quatre heures. Le notaire se chargera de préparer les actes et de toutes les formalités à remplir.

—Manette, répondit Thomas, vous pouvez compter sur moi comme toujours, vos ordres seront exécutés.

L'heure du départ arriva. Thomas s'était promptement habillé ; il avait jeté déjà sa limousine sur le siège du cabriolet. Il attela lui-même le cheval à la voiture.

Manette sortit de la ferme ; on l'entoura pour lui souhaiter bon voyage. Elle embrassa tout le monde. Tout bas elle dit à Georges :

—Je t'attends dimanche à Salerne, au château de ton ami Maurice Vermont. Comme je ne l'aurai pas prévenu, Maurice sera certainement aussi heureux que surpris de te voir.

—Je serai dimanche au château de Salerne, répondit-il.

Manette lui serra la main et prit place dans le cabriolet à côté de Thomas.

XI

Le premier coup de midi sonna à l'horloge de la mairie du XVIIIe arrondissement.

Maurice Vermont mit le canon du pistolet dans sa bouche et le serra entre ses dents. Deux de ses doigts touchaient les gâchettes. Une légère pression des ressorts de détente et les deux coups partaient.

Maurice, écoutant l'horloge, compta depuis un jusqu'à neuf. Il n'entendit pas qu'on montait l'escalier.

Soudain, deux coups frappés à sa porte le firent tressaillir.

La pensée que Georgette n'était pas morte, qu'elle venait enfin le trouver passa dans sa tête avec la rapidité de l'éclair. Il se dressa sur ses jambes et bondit vers la porte, qu'il ouvrit.

Au lieu de Georgette, qu'il s'attendait à recevoir dans ses bras, il se trouva en face d'une femme petite, vieille, qui lui parut fort laide, dont le regard ardent semblait vouloir le défigurer.

Le mouvement de sa physionomie révéla à la visiteuse son désappointement.

—Bonjour, monsieur, dit-elle en entrant dans la chambre.

Tout en continuant à la regarder avec étonnement, Maurice recula.

—Je vois à votre air que ce n'est pas une inconnue que vous attendiez, reprit-elle en souriant.

—C'est vrai, madame, répondit-il ; qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

—Je vous le dirai tout à l'heure ; mais sachez, d'abord, que je vous apporte des nouvelles d'un de vos amis.

—Je n'ai plus d'ami, dit il d'une voix creuse.

—Vous avez donc oublié déjà Georges Raynal ?

—Georges Raynal ! s'écria-t-il, non, non, certes, je ne l'ai pas oublié... Et c'est de sa part que vous venez ?

—J'ai vu hier Georges Raynal, et c'est par lui que j'ai su que vous demeuriez ici. Pour venir vous trouver, je viens de faire près de cent lieues. Vous êtes étonné, n'est-ce pas ? Vous allez l'être encore davantage en apprenant que je vous cherche, vous et votre mère, depuis près de dix-sept ans. Madame Vermont, née Virginie Grandier, est